



sleeping swift, slipping

ludovic hadjeras

– falls

aux anges

Une ligne qui s'étire, du sud au nord, d'est en ouest, et vice versa

Une ligne qui s'entremêle, virevolte et change constamment de direction

Une ligne qui, seule sur la page, ne réfère qu'au mouvement du poignet qui a été nécessaire d'exécuter pour la faire apparaître

Une ligne continue, qui ne se brise qu'au début et à la fin

Une ligne toute simple qui contraste

Mais derrière cette ligne se cachent des histoires, des axes qui s'entrecroisent, une multiplicité de vécus et des circonstances du passé et du présent, personnelles, locales et globales. Cette ligne sur l'affiche de l'exposition *sleeping swift, slipping – falls* de ludovic hadjeras n'est autre qu'une trace du mouvement qui lie des rencontres disparates, anachroniques, transgénérationnelles, une trajectoire partagée entre humains et non-humains, lieux, objets, circonstances, moments, regards.

Un jour, ludovic et moi, nous nous sommes assis dans l'une des salles du Casino Display pour discuter, de sa résidence, de son travail, de la direction qu'il souhaitait prendre. Il m'a confié la difficulté qu'il ressentait à articuler un projet de recherche précis, qu'il avait l'impression de partir dans tous les sens. Il faut alors

se poser la question : est-ce qu'un artiste a vraiment besoin d'opérer et de développer un travail de recherche comme l'exigent d'autres disciplines? N'était-ce pas justement là que se trouve la force d'une pratique de recherche artistique, celle de ne pas être liée à une méthodologie, mais qui, comme la ligne de l'affiche, peut simplement suivre le gré des rencontres?

Et alors que ludovic me présentait toutes les idées qui foisonnaient dans sa tête, la panoplie de projets qu'il voulait entamer, les démarches administratives qu'il devrait enclencher, il y a eu un déclic. Et honnêtement, encore aujourd'hui, je ne vois pas beaucoup d'autres moyens pour décrire pleinement la démarche de ludovic : c'est un artiste nourri d'une insatiable curiosité et muni d'une sensibilité pour le détail discret, dont le travail, au final, s'articule autour de la création de ce que Georges Canguilhem définirait comme un « pur système de rapports sans supports¹ », un univers dans lequel seules les différentes relations à l'autre permettent de maintenir l'ensemble.

Ce que ludovic a accompli au Casino Display est en quelque sorte une symphonie d'échos. Si Écho, elle, ne pouvait que répéter les mots itérés par un Narcisse imbu de lui-même, ludovic tourne sa dévotion vers des histoires personnelles qui portent une beauté et une force intrinsèques. Il tend l'oreille, et, à qui veut bien accepter l'invitation, transmet leurs histoires dans le grand contexte de ses lignes de mouvement.

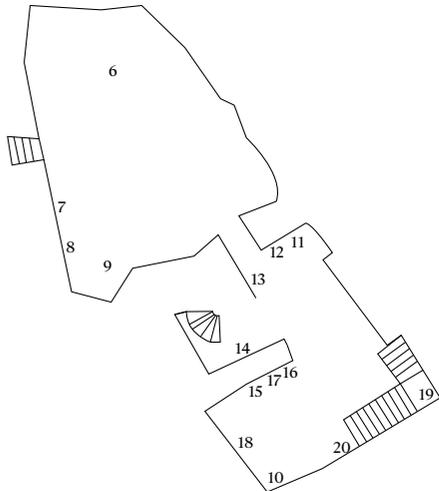
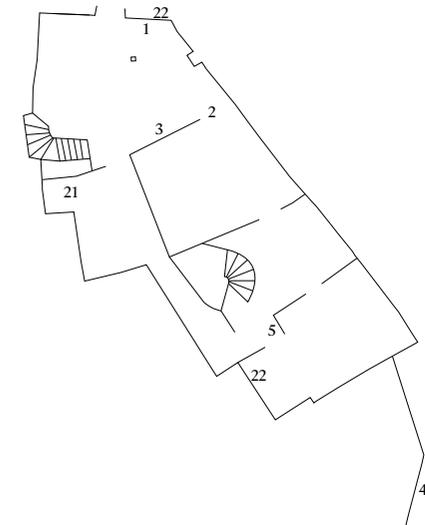
1. Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*. Paris, Vrin, 1980, p. 134.

Le travail de ludovic s'apparente indéniablement à la ligne mentionnée plus tôt. C'est le trait fin qui navigue l'espace et les pages, qui porte en lui la lourdeur des récits personnelles, historiques et politiques, mais qui s'envole dans la légèreté poétique qu'il déploie sous la forme de présentation ou d'intervention sur des objets trouvés.

Et c'est ainsi que, tout à coup, l'ensemble se met en place. Que la trajectoire d'une table d'un bureau de poste à Alger entre en dialogue avec le moule d'un Péckvillchen de Usch Biver, potier à Nospelt ; que les martinets qui nichent sur la façade à côté de la chambre de ludovic, littéralement au-dessus de sa tête, soudainement deviennent porteurs d'une aura magique, celle de la possibilité de voir le début de la vie par la chute ; que la résonance des cris des goélands nous transporte bien loin du centre-ville de Luxembourg ; que les oiseaux ne peuvent vivre que s'ils ont accès au ciel.

sleeping swift, slipping – falls est d'abord et avant tout le résultat de rencontres, d'échanges, de discussions, de partages, de relations et d'attentions.

C'est un murmure qui rassemble.



Pièces présentées pendant l'exposition *sleeping swift, slipping – falls* au Casino Display du 20 juillet au 3 août 2024 :

1. Inès Hosni, « *Where Should the Birds Fly After the Last Sky?* », extrait de Mahmoud Darwich *The Earth Is Closing on Us* (1985), 97 x 190 cm, 2024. Avec l'aimable autorisation de la Fondation Darwich, Ramallah (Palestine)

2. Waassermeloun et ludovic hadjeras, *trace de drapeau palestinien*, vestige d'événements organisés par Waassermeloun et ludovic hadjeras les 14 et 21 juin, 104 x 4 cm, 2024

3. ludovic hadjeras, *watching the fall*, captation vidéo retransmise en direct d'un nid de martinets, présence potentielle de martinets noirs, 2024

4. ludovic hadjeras, *watching the fall*, caméra, boîtier de protection ventilé, nid de martinets sur la façade du studio du Casino Display, présence potentielle de martinets noirs, 2024

5. Moktar Hadjeras et ludovic, *appeaux à papa*, collection d'appeaux, dimensions variables, depuis environ 1980

6. ludovic hadjeras, *lever de soleil sur les toits d'alger*, son et vidéo, 26 minutes, 2024

7. ludovic hadjeras, *sylvia deserticola*, enveloppe et timbres de collection (1977), extrait d'un journal de bord, écran e-paper, raspberry pi, 16 x 17 x 3,5 cm, 2024

8. ludovic hadjeras, *sitta ledanti*, enveloppe et timbres de collection (1979), captures vidéo, écran e-paper, raspberry pi, 16 x 19 x 3,5 cm, 2024

9. ludovic hadjeras, *cigognes*, enveloppe et timbres de collection (1977), capture vidéo, écran e-paper, raspberry pi, 16,5 x 19 x 3,5 cm, 2024

10. ludovic hadjeras, *parus caeruleus ultramarinus*, enveloppe et timbres de collection (1976), photo d'archives personnelles, écran e-paper, raspberry pi, 16.5 x 16.5 x 3,5 cm, 2024

11. Usch Biver, *moule à Péckvillchen*, plâtre, 20,5 x 16 x 6 cm, 1958. Avec l'aimable autorisation de Usch Biver.

12. ludovic hadjeras, *coucous*, éléments d'horloges à coucou Hubert Herr fabriquées en Forêt Noire (Allemagne), dates de production inconnues, achetées chez un antiquaire à Oran (Algérie), 8 x 1,5 x 1 cm chaque, 2024

13. ludovic hadjeras, *to france*, vinyle de Mike Oldfield, *The Complete* (1985), tourne-disque, diamant de lecture bloqué sur la sixième piste, 50 x 30 x 9,5 cm, 2024

14. ludovic hadjeras, *hirondelle rustique*, impression Riso sur Metapaper Extrarough Recycling 150g (trois passages), 15 x 20 cm, 2024

15. ludovic hadjeras, *10 dinars*, billet de banque algérien (1964), feuilles d'argent pur, 31 x 40, 2024

16. ludovic hadjeras, *100 dinars*, billet de banque algérien (1981), feuilles d'argent pur, 31 x 40, 2023

17. ludovic hadjeras, *500 dinars*, billet de banque algérien (1970), feuilles d'argent pur, 31 x 40, 2024

18. ludovic hadjeras, *table aux oiseaux*, plateau de table de l'accueil du bureau de poste d'Alger-Messonier (auteur inconnu, date inconnue), 117 x 40 x 2 cm 2024

19. Louis-Philippe Scoufaras et ludovic hadjeras, *privacy device*, vestige de la nuit blanche organisée pendant la nuit de pleine lune du 23 mai, caméra de vidéosurveillance, flux vidéo en direct, tasseaux, feuilles de papier, escabot, dimensions variables, 2024

20. étudiant·e·s du Lycée des arts et métiers du Luxembourg, de l'École internationale de Differdange, du Lycée Michel Lucius de Luxembourg et ludovic hadjeras, *nids d'hirondelle (en attente d'installation)*, plâtre, argile, paille, vis, planches, dimensions variables, 2024

21. ludovic hadjeras, *aile comme*, casquette Luxembourg, aile de merle juvénile, 20 x 27 x 18 cm, 2024

22. ludovic hadjeras, *to pauline*, téléphone Nokia 105 DS clavier arabe et latin, carte SIM algérienne Ooredoo, message non transmis, 4,5 x 11 x 1,5 cm, 2024

[table du bureau de poste de Messonier, Alger (Algérie),
photo numérique, 2024]



[Khaled Bouzidi, *transport de la table: arrivée à l'aéroport de Francfort (Allemagne)*, photo numérique, 2024]



Mon père, Moktar, m'a, entre mille autres choses, transmis son amour des oiseaux. Je ne sais pas d'où lui-même tenait cet amour, mais il le tenait si fort qu'aujourd'hui encore, pour de nombreuses personnes, un oiseau = Moktar. C'est, semblerait-il, fréquent avec les mort-e-s, l'analogie entre l'absence physique et la présence aérienne parle d'elle-même. À l'annonce de la mort de mon père, ma famille m'a dit qu'il avait pris soin de mettre de côté, dans sa voiture, le nid qui se trouvait sur la branche de laquelle il s'est pendu. Je suis encore étonné d'avoir pu ressentir une forme de fierté à leur dire que non, c'était un nid qu'on avait trouvé ensemble et qui était dans la voiture depuis un moment déjà. Je suis certain que si un nid se trouvait sur la branche choisie, il aurait pris tout le soin de l'y laisser. Cet héritage ornithophile se matérialise à travers de nombreux objets, souvenirs et signes qui apparaissent parfois de façon inattendue aujourd'hui encore, dix-neuf ans après.

C'est grâce à lui que les oiseaux sont apparus dans mes travaux, et c'est forcément en pensant à lui que ma recherche ici, au Casino Display, s'est tenue.

Parler « des oiseaux » n'est pas chose aisée. D'abord parce que c'est faire un immense amalgame, chaque espèce- et même chaque individu peut-être - diffère d'une autre. Mais aussi parce qu'ils sont si présents dans les arts, que tant de choses ont été dites à leur sujet. À tel point que j'avais du mal à assumer que mon travail pendant la résidence porterait sur « les oiseaux ». Vaste sujet donc, dont j'espère que nous n'aurons jamais fini de faire le tour.

Parmi les objets que j'ai emmenés avec moi en venant à Luxembourg, se trouve la collection d'appeaux, héritée de mon père, que je prolonge occasionnellement. Ces objets, quelque part un peu magiques tellement le savoir-faire qu'ils requièrent me dépasse, ont contenu le souffle de mon père et j'y souffle après lui, toujours surpris des sons produits. Magiques aussi parce qu'ils permettent presque l'impossible : manier la langue des oiseaux, voire communiquer avec eux. Ce rapport au langage induit par la variété des sons manipulés dans les cavités de ces morceaux de bois et de métal laisse toujours en suspens mon interrogation : est-ce qu'ils me comprennent ? Pour être tout à fait honnête, je ne pense pas, mais j'aime à le croire quand un coucou lance son cri après mon imitation, ou que se font entendre dans les airs les trilles cinglants des martinets après que j'ai soufflé dans le sifflet, à leur façon.

Pendant la discussion publique que nous avons tenue avec Lydia et Khaled¹, Lydia m'interroge sur la relation que j'entretiens avec la notion de langage. Dans l'entre-deux d'une appartenance à différents endroits, la langue

*« Tu sais pourquoi il y a des plantes près des tombes ?
Pour que les oiseaux viennent, et que les morts
ne se sentent pas seuls. »*

[Amina, cimetière de Bou-Sâada
(Algérie), février 2023]

représente-t-elle une barrière à la totale compréhension de l'espace et de ses habitant·e·s. Si je peux me permettre de douter de la manière dont les oiseaux reçoivent mes sifflements, je n'ai aucun doute sur le fait que je ne parle pas arabe, bien que mon oreille ait été formée à ses sonorités et à celles du kabyle grâce à mes grands-parents. Cette langue s'apprend de façon plus académique que celle des oiseaux. Cependant, comme tout apprentissage linguistique, elle nécessite une écoute active, une pratique – et un·e interlocuteur·ice. Je n'ai pas su déceler une différence d'accents – voire de dialectes – entre les martinets algérois, luxembourgeois et marseillais, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Il me faudrait vivre plus longtemps parmi eux pour en avoir le cœur net. Toutefois, je sais qu'un oiseau ne sonne pas pareil sous la plume de Mahmoud Darwich, dans sa langue natale qu'est l'arabe. « Aussi le traducteur de poésie se retrouve-t-il, libéré d'une langue d'origine et faisant subir à la langue d'accueil un sort identique à celui que l'auteur du poème a déjà fait subir à sa propre langue.

C'est dans cet espace de libération de l'œuvre originale que le traducteur commet cette belle et inévitable trahison qui protège la langue du poète de la pesanteur de sa nationalité mais aussi de sa dissolution dans la langue de traduction². »

La question n'est pas tant de savoir comment traduire les oiseaux, mais plutôt qui est capable de le faire. Quel être humain, aussi ornithophile soit-il, quel

1. La discussion publique entre Khaled Bouzidi, Lydia Ourahmane et Ludovic Hadjeras s'est tenue le 17 juin 2024 au Casino Display,

24 Luxembourg.

rouge-gorge, aussi proche du jardinier soit-il, sera suffisamment entre-deux pour faire passer le message? Cette considération n'a pas pour but de nous éloigner de la posture hybride que je recherche dans mon travail mais d'en suivre son orientation donnée, comme l'étoile polaire dont on ne se rapproche jamais.

Il y a tout juste un an, en Kabylie pour la deuxième fois de ma vie, à la veille de l'Aïd dans le village natal de mon père, je trouvais sur le sol un oisillon, une petite mésange bleue tombée du nid. J'ai passé les douze jours suivants à ne penser qu'à elle, la prénommant Djibril, du nom de l'ange annonçant in extremis à Ibrahim de ne pas sacrifier son fils. *Mésange gardien*. Pendant douze jours, je me suis senti mère, comprenant les inquiétudes de la mienne.

[Double page suivante: Moktar Hadjeras et Ludovic, *appeaux à papa*, collection d'appeaux, dimensions variables, depuis environ 1980 – vue d'exposition]

2. Mahmoud Darwich, *La Terre nous est étroite et autres poèmes*, traduit de l'arabe (Palestine) par Elias Sanbar. Paris, Gallimard, coll. Poésie, 2020.

Dijbril

Tu es né dans ma main un après-midi kabyle, juste avant qu'Ibrahim ne lève sa lame sur son fils. Déjà je t'adore, du creux de ma main, presque nu tu t'endors et je m'inquiète. Depuis je n'ai pas arrêté. Tu as raccourci mon sommeil par souci du tien – dans quelle position est-ce que tu dors, est-ce que tu as froid, tiens, tu as faim. Tes nuits à toi n'en finissent plus, tu dors pendant l'agneau, tout se passe face à ta chambre noire. De l'autre côté des parpaings, le sang de presque Ismaël coule dans la cour et tu dors profondément. Tout est fait en silence pour ne pas t'éveiller, couteau qui glisse sur la trachée maintenant béante, sang qui n'en finit plus de couler sur la pierre, pas un mot, pas un bêlement, quelques soubresauts, derniers mouvements morts. Tu dors toujours quand, devant ta fenêtre, le corps ovin s'est soulevé suspendu au treuil. Les odeurs ne t'ont pas réveillé, ni celle de la chair mise à nu, ni celle du feu qui la consume. C'est l'heure du repas et du tien aussi. Me voilà chasserresse, mon arme réduite à l'échelle d'un doigt contre les fourmis, pinçant la mouche, attrapant la coccinelle. Un mélange de salive et d'insectes dans ton insatiable gésier. Ta bouche : un gouffre depuis lequel ton estomac crie famine. « Bouffe, chie, dort » – c'est comme ça que mon père t'appelait. Je surveille la couleur de tes fientes, leur consistance, leur odeur. Deuxième nuit de ta vie dans la mienne. Tu n'as pas encore ouvert tes paupières et j'ouvre les miennes plusieurs fois pour ne plus les refermer après cinq heures du matin, à ton réveil. Même dans le noir de la membrane de peau sur tes yeux et celui des volets tu te lèves en même temps que

le soleil. Tu te loves dans ma main pour prolonger ton sommeil, je sors pour te présenter à la Kabylie qui t'a vu naître. Ma paume entoure de mes 37°C environ tes ailes qui recouvrent ton corps rose et glabre.

Tes plumes sont encore rangées dans leur fourreau de kératine, tubes gris-bleu renfermant un précieux tribut, desquels dépassent timidement les prémices de ton envol. Tu piailles quand tu as faim et je te laisse chier dans ma main. En l'absence de ma paume c'est mon téléphone en surchauffe qui maintient ta température.

J'apprends à parler mésange en même temps que viennent de nouveaux mots kabyles. Il faut placer la langue autrement, sons gutturaux, lèvres légères. Nous quittons la Kabylie natale, je t'emmène avec moi à la ville. Tizi-Ouzou/Alger en train surclimatisé, je te glisse sous mon t-shirt et tu gigotes sur mon ventre chaud, je pose ma main sur nos corps réunis, je sens tes battements de cœur. Tu t'impatientes, tu veux sortir, mais c'est trop tôt, attends encore un peu. Tu cries, de plus en plus, ça y est, on nous regarde, quelle est cette mère qui porte un tel enfant. À quai je te libère, bienvenue à Alger – soleil de plomb. Les jours passent et tu grandis, pas trop vite s'il te plaît. Les matins, je me lève bien avant tes appels, boule au ventre, gorge serrée : ouf, ton corps soubresaute toujours. Les billes noires de tes yeux s'ouvrent désormais et tu me regardes quand je t'approche, tu suis les mouvements de la paille depuis laquelle je te donne la becquée. Tu ouvres le bec, signal jaune orangé. Maintenant que tu fais tes nuits, tu n'es plus dans mon lit, ta chambre est sur la box Wi-Fi et son souffle d'air chaud. Je me penche à ton chevet et t'écoute respirer. Tu dors encore. Quand je m'éloigne de toi, j'entends tes gémissements, tu m'appelles,

*je me précipite, mais tu dors diurne, ce n'est pas toi,
c'est moi. Je t'imagine avoir faim quand tu n'es pas là,
froid quand je quitte la pièce. Tes appels s'espacent,
tu parles autrement, en faisant frémir tes ailes,
bec ouvert sans un bruit, voix nouvelle que je ne te
connaissais pas. Je te réponds en français,
je tente l'arabe et même le kabyle pour toi.
Je ne sais même pas quelle est ta langue
maternelle, celle qui, minuscule, s'agite dans ton bec,
lèche l'encolure de tes lèvres, la bouillie qui déborde de
ta bouche. Depuis que je te connais, j'ai peur de la mort.
Je la sens imminente, guettant ta frêle existence, et tu
tiens le coup. Après l'aube, mes inquiétudes se dissipent
mais sans cesse hantent mon réveil.*

[Alger (Algérie), juillet 2024]

*À côté de ta mère,
fais ton petit dodo,
sans savoir que ton père
s'est en allé sur l'eau.
La vague est en colère
et murmure là-bas.
À côté de ta mère,
fais dodo mon p'tit gars.*

*Pour te bercer je chante,
fais bien vite dodo,
car dans ma voix tremblante
j'étouffe un long sanglot.
Quand la mer est méchante,
mon cœur sonne le glas.
Mais il faut que je chante,
fais dodo mon p'tit gars.*

*Si la douleur m'agite
lorsque tu fais dodo,
c'est qu'un jour on se quitte :
tu seras matelot.
Sur la vague maudite,
bien loin tu t'en iras.
Ne grandis pas trop vite,
fais dodo mon p'tit gars.*

[comptine traditionnelle française,
auteur original inconnu]

Au douzième jour, je me réveille un peu plus tard que d'habitude, siffle comme à mon habitude – mais je n'ai pas de réponse. J'ai mis du temps à accepter que je ne suis pas mésange.

Ma première rencontre avec la mort s'est faite à travers celle d'un oisillon que j'avais recueilli, petit. C'est mon père qui m'avait appris à en prendre soin, à coup de pipette aux petits beurres écrasés dans le lait. Il avait fini par mourir, la poitrine percée par les crocs d'un chat, extrait à temps de la gueule, trop tard. Ça fait toujours un drôle d'effet un oiseau mort. On n'a pas l'habitude de les voir de si près, si immobiles.

Le village attendant à celui de ma grand-mère s'appelle Chantemerle. Un jour d'été, en me promenant sur la route, quelques centaines de mètres après avoir passé le panneau d'entrée du village, je remarque sur le bord de la chaussée le corps d'une merlette décapitée. Je passe l'heure suivante à chercher sa tête, fouillant les alentours en vain. J'arrête mes allers-retours pour m'accroupir à côté du cadavre, humant l'air pour essayer de capter une autre source d'effluves nauséabondes. Je circonscris une zone odorante, mais la finesse de mon odorat ne me permet pas d'aller plus loin. Je m'arrête à nouveau et observe les mouvements autour de moi. D'abord les fourmis – pas assez rapides. Une grosse mouche bleue arrive, que je suis du regard : elle m'emmène directement à la tête de la merlette, à quelques mètres du corps. Je ne cherche pas à comprendre ce qui s'est passé, je rapproche la tête du corps sous un buisson, les recouvre de fleurs et reprends mon chemin.

[Chantemerle (France),
septembre 2021]

Pour mes recherches au Display, je regarde des vidéos d'oisillons tomber du nid, poussés par un poussin coucou. Je réagis d'abord avec dégoût, tant tout chez le petit coucou est repoussant : son aspect chétif, ses yeux globuleux, la posture qu'il adopte, le dos creusé, poussant sur ses pattes avec toute la peine du monde pour éjecter ses co-nidicoles et monopoliser l'attention de ses « parents ». Il est difficile de ne porter aucun jugement sur les agissements de cette espèce, de résister à l'anthropomorphisme, et de regarder le comportement des oiseaux comme des faits et non comme des actes.

Les oiseaux ont souvent véhiculé des récits humains, en miroir à nos comportements, comme si nos milieux se valaient. La liberté lue dans leurs mouvements, leur capacité à traverser nos frontières, leurs migrations Nord/Sud, font d'eux les parfaits protagonistes pour poétiser les déplacements humains. « On est tenté de laisser filer la plume sur ce thème ; mais il faut la retenir [...] les migrations politiques, ce qu'elles font face à ceux qui migrent et ce qu'elles réclament d'une hospitalité qui devrait être évidente mais qui est tous les jours démentie, n'ont souvent pas beaucoup à voir avec les migrations du vivant, avec les envols de graines, de pollens et d'oiseaux³. »

3. Marielle Macé, *Une pluie d'oiseaux*. Paris, Éditions Corti,

³⁴ coll. Biophilia, p. 65.

Je me suis souvenu d'une pochette d'album que j'avais prise en photo chez un disquaire l'été dernier : on y voit une hirondelle rustique effleurant l'eau d'une rivière pour y boire. Comme beaucoup de mes prises de note virtuelles, j'avais oublié cette photo, et l'image m'est revenue ici, pendant mes égarements ornithologiques. C'est une compilation de Mike Oldfield⁴ dont je me mets à écouter les titres après avoir retrouvé l'album sur Internet. Certains des airs me sont vaguement familiers, mais je relance immédiatement la sixième piste après la première écoute, troublé par les paroles de je viens d'entendre :

Taking on water
Sailing a restless sea
From a memory
A fantasy
The wind carries
Into white water
Far from the islands
Don't you know you're
*Never going to get to France*⁵.

Je suis frappé par les paroles du premier couplet de *To France* (Mike Oldfield featuring Maggie Reilly, 1984) et la lecture qu'on peut en avoir aujourd'hui, dans le contexte des immigrations transméditerranéennes – d'autant que le nom arabe de l'Algérie, El Djazaïr, signifie littéralement « les îles ». Récemment, dans son plaidoyer pour SOS Méditerranée, Alain Damasio

4. Mike Oldfield (15 mai 1953, Reading, Royaume-Uni) est un musicien multi-instrumentiste et auteur-compositeur britannique.

5. Mike Oldfield featuring Maggy Reilly, *To France*, 4'33", Discovery, Virgin Records, 1984.

commençait sa prise de parole par: « J'ai toujours pensé que le mot "étranger" était un verbe [...] qu'on utilise pour mettre à distance ceux qui sont pourtant comme nous, pour les éloigner de cette évidence qu'ils sont comme nous, qu'ils sont nous⁶. » Le maniement négatif du verbe *étranger* dans la langue française est de plus en plus courant, banalisé par la montée des extrêmes droites en Europe et dans de nombreux pays, entraînant dans son sillage une xénophobie et un racisme décomplexé. L'analogie oiseaux-migrateurs/migrants résonne au mieux comme de la poésie naïve, au pire comme une fable négligente. Cependant, la ressemblance peut se chercher ailleurs que dans le désir de liberté de mouvements qu'évoquent les oiseaux les migrations humaines continueront probablement à augmenter dans les prochaines décennies sous l'effet du réchauffement climatique, phénomène qui perturbe aussi les déplacements des oiseaux, dont on constate déjà des changements dans les migrations. Dans son essai *Le loup et le musulman*⁷, Ghassan Hage souligne que les multiples menaces incarnées par l'impérialisme capitaliste conduisent au péril des non-humain·e·s en même temps que celui des non-blanc·he·s, considérant que la crise environnementale et la xénophobie ont

les même racines – tellement bien ancrées qu'elles entravent tout mouvement étranger.

Le début de ma résidence coïncidait avec l'arrivée du printemps et donc, normalement, le retour des oiseaux migrants. Un des autres déclencheurs du travail sur les oiseaux à Luxembourg est que cette période coïncide avec la fête traditionnelle de la *Éimaischen*, pour laquelle sont fabriqués les Péckvillecher, des oiseaux-siffleurs en terre cuite imitant le chant du coucou. La fête a lieu le lundi de Pâques, Pâques ayant été construite sur les cendres de fêtes païennes célébrant le retour du soleil, de la lumière et du Printemps. La présence, plus sonore que visuelle, du coucou dans les forêts européennes est un indicateur précis de la période de l'année, quand le ciel constamment gris ne permet pas de distinguer l'hiver de la saison suivante. Pourtant, selon Usch Biver, célèbre potier luxembourgeois qui a relancé la tradition des Péckvillecher, le choix du coucou comme modèle de sifflet semble être une coïncidence, éqlhgré lq nature migratrice de l'oiseau. Toutefois, je continue à penser que ces rencontres calendaires ne sont pas fortuites.

6. Plaidoyer de l'association SOS Méditerranée écrit par Alain Damasio, communiqué par newsletter le 25 juin 2024: https://link.email.sosmediterranee.org/m/view/206984/501959/guiZsvi97ei3wfUqnfYdDQ==?actId=%7Eaw8CJpbAlU4_8B-zw5Mg6Liw2D9wAMbFIBkqnNR5WHC0LHmywCSCDWtS-dv_RkGxqdo7Sa2qTgl8cED4VWw4t6dcrGSLsSaCXVaMfE-EX2KF60Bl6PqV&actCampaignType=CAMPAIGN_MAIL&act-Source=50199.

7. Ghassan Hage, *Le loup et le musulman*. Marseille, Éditions Wildproject, coll. Le monde qui vient, 2017.

[Inès Hosni, « *Where Should the Birds Fly After the Last Sky?* », extrait de Mahmoud Darwich *The Earth Is Closing on Us* (1985), 97 x 190 cm, 2024. Avec l'aimable autorisation de la Fondation Darwich, Ramallah (Palestine).]



Dans la réserve naturelle de Schlammwiss, dans la vallée de la Syre, le retour du printemps s'accompagne d'une intense activité. Dans la station de baguage, des centaines d'oiseaux sont quotidiennement mesurés, pesés, examinés et bagués avant d'être relâchés. La zone protégée abonde d'espèces, ce qui permet une bonne observation de la population. Mais quand les ornithologues cherchent un spécimen précis, il-elle-s sélectionnent son chant sur une clef USB branchée à un poste autoradio bricolé, diffusant le leurre sur des enceintes. Se crée alors un autre rapport aux sons que ce que je m'étais imaginé entendre dans une réserve naturelle. L'environnement sonore étant saturé de voix d'oiseaux – réelles et diffusées – et de bruits humains: avions qui atterrissent à trois kilomètres de là, travaux, trains et autoroute. Quand un oiseau exceptionnel – par sa rareté, son allure ou ses caractéristiques – est observé, le bruit de sa présence se répand rapidement parmi les ornithologues sur le terrain: l'excitation grandit, et si l'individu est à la hauteur des attentes, c'est l'ornigasme. C'est de la bouche de Jim, 70 ans, fondateur de la station, que j'entends ce mot pour la première fois. Il porte un amour, une attention et une considération inconditionnel-le-s aux oiseaux, formant et accompagnant les jeunes ornithologues qui travaillent avec lui. Il-elle-s sont les passeur-euse-s des oiseaux (des passeraux), qui, à travers leur travail et leurs connaissances, *porositent* les milieux humains et aviaires. Sur un panneau didactique, des points verts sur un planisphère indiquent que des hirondelles baguées à Schlammwiss ont été observées notamment au Nigeria, au Cameroun, en République démocratique du Congo, au Congo, au Gabon, en Centrafrique, au Maroc et en Algérie.

En attendant mon taxi, boulevard Benboulaïd, mon regard se perd dans les mouvements survoltés des martinets. Je suis les cascade d'un en particulier, assez proche, rase-motte à la verticale, virage serré, frôle les murs de l'Institut Français, puis s'engouffre dans un trou de la façade, au centre d'une étoile à six branches, sobre ornement. Touché par l'installation – un nid dans le creux d'une étoile – je dégaine mon téléphone pour filmer sa sortie et réussis à capter l'inframince. J'attends toujours mon taxi, les yeux aériens, guettant le retour éventuel du parent dévoué, quand deux types s'approchent de moi, mains tendues. Je leur tends la mienne par réflexe, surpris et méfiant, lorsqu'ils m'annoncent « police » en me montrant leur carte. « Vos papiers, monsieur, venez avec nous. » Ils m'emmènent, mon passeport en main, au coin de la rue et me bombardent de questions. D'autres policiers en uniforme m'encerclent. Je ne comprends pas le motif de l'interpellation, jusqu'à ce qu'ils me demandent pourquoi je filme ce bâtiment, en précisant sa nature officielle. Un peu dérouté, je leur parle de l'oiseau, du nid dans l'étoile. À leur tour déroutés, ils demandent à voir la vidéo. Ils constatent le martinet sortir de la façade et me laissent rejoindre mon taxi, arrivé entre-temps.

[Alger (Algérie), 21 juin 2023]



Pendant mon voyage en Algérie en avril, j'ai éprouvé comme un soulagement en entendant les martinets dans le ciel d'Alger. À mon retour à Luxembourg, d'autres colonies de martinets occupent le ciel de la ville, encore dépeuplé à mon départ. Ici, la géographie permet de les approcher de près, perché sur les ruines du Bock, pendant qu'ils chassent les insectes s'élevant du Grund. Ils rasant les toits d'ardoise, s'engouffrent dans ma rue, et bientôt je perçois une agitation à ma fenêtre. Au début, je ne vois que des ombres furtives - *swift shadows* - accompagnées de trilles inhabituellement proches. Je me penche et l'ombre me frise, fondant depuis le haut. Au-dessus de ma tête, dans l'interstice entre le toit et le mur, un martinet noir vient de quitter ce qui semble devenir son nid, dans les combles de ma chambre. Je descends pour observer leur habile ballet depuis la rue, tout fait sens : sur la façade, les ancrs du bâtiment, parfois appelées hirondelles, ont la forme de deux martinets s'élevant vers le ciel ; à côté, parmi les quatre fenêtres qui composent mon appartement, une accueille un abri à chauve-souris ; les martinets élisent domicile au-dessus d'une seconde, tout contre mon lit. Pendant les derniers mois, nous dormons si proches que j'ai l'impression de les entendre dans mon sommeil. Bientôt, les petits prendront leur envol et nous quitterons en même temps la Kanschthaus Beim Engel - la maison de l'ange.

[martinet à la fenêtre, Alger (Algérie), photo numérique, 2024]

[Moktar Hadjeras ailé et un ange, auteur inconnu,
date inconnue, archives personnelles]



Merci à Charles Rouleau pour l'invitation à cette résidence et l'accompagnement pendant ces cinq mois.

Merci à toute l'équipe du Casino Luxembourg pour leur présence et leur aide : Kevin Muhlen, Ruta Franke, Kim Stemper, Stella Arieti, Véronique Kessler, Katharina Stütze, Nadina Faljic, Esther Koenig, Bettina Heldenstein, Claire Buchler, Virginie Dellenbach, Sandra Kolten, Nadine Clemens, Kalonji Tshinza, Charline Guille-Burger, Isabelle Weis, Marc Szaryk, Benoît Schmidt, Linda Da Costa, Patrick Scholtes, Leif Heidenreich, Nuredin Ismajli, ainsi qu'à Jean-Marc Arnaudé.

Merci à Stilbé Schroeder pour les crêpes.

Pour les moments luxembourgeois, merci à Sam Krack, à Clémentine Proby, Clarisse Fahrtmann, Vicent Craon et Joel Valabrega, à Inès Titsaoui et Katia Talbi, à Louis-Philippe Scoufaras.

Merci à Omar Fassi Fehri, Maysan Bel Kacem et Rita, à Gabrielle Antar et Ammar Bobeta, à Onur Aydın et à toute l'association Waassermeloun pour leur confiance et leur engagement.

Merci à Mouloud Aït Liotna, Mila Turajlić, Anis Merhoum pour leurs films.

Merci à Usch Biver pour les Péckvillecher.

Pour les oiseaux ici, merci à Isabelle Lorig, Jim et à toute l'équipe de Schlammwiss.

Pour les oiseaux là-bas, merci à Yanis Ouabadi, Mohammed Chouky, Chakib Bouakline, Zineb Sedira, Amina Hadjoudj.

Pour l'amitié et les bons conseils, merci à Hugo Bonnifait, Manon Galvier, Sarah Francesconi, Vérane Kauffman, Alexandre Caretti, Rémi Lécussan, Camille Obrecht, Nicolas Brunelle.

Merci à Jules Maillot et Kelly Weiss pour les bières.

Pour leur soutien, merci à ma mère, à Jérôme, Juliette et Léon.

Merci à Khaled Bouzidi et Lydia Ourahmane pour le voyage et nos discussions.

Merci à Inès Hosni pour son regard si fin et si précieux, ainsi que pour le travail graphique exceptionnel, accompagnée par Léo Bidani.

Merci à Pauline Cuny pour >}

Merci papa pour les ailes.



[façade du studio du Casino Display, rue Large, Luxembourg
(Luxembourg), photo numérique, 2024]

Colophon

sleeping swift, slipping – falls

Ce livre a été publié à l'occasion de la sortie de résidence de Ludovic Hadjeras et fait suite à l'exposition *sleeping swift, slipping – falls* présentée au Casino Display du 20 juillet au 3 août 2024.

Curatoriat de la résidence : Charles Rouleau

Design graphique : Ludovic Hadjeras

Supervision design graphique : Pauline Cuny, Inès Hosni

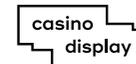
Relecture : Sandra Kolten

Publié par le Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain, août 2024.

Imprimé sur Riso (trois passages) au Casino Display, au Luxembourg en 150 exemplaires sur papier Metpaper Extrarough Recycling 105 g/m².
Polices utilisées : Suisse Work Book, Helvetica Neue.

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-919790-47-0



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

